

B. LAVILLE ET J. LEENHARDT

VILLETTE-AMAZONE

MANIFESTE POUR L'ENVIRONNEMENT AU XXI^e SIÈCLE



Dans le parc naturel régional du Boulonnais situé près du tunnel sous la Manche, le bassin carrier de Marquise couvre une surface de 2 500 hectares. Depuis une dizaine d'années l'exploitation traditionnelle de ses gisements est devenue intensive. Etant donné la transformation considérable et accélérée du paysage et les modifications du cadre de vie qu'elle entraîne pour les habitants, la direction générale de l'Environnement a décidé de réglementer la mise en dépôt des stériles au moyen d'un plan. Il a ensuite été décidé de faire appel à des équipes de paysagistes pluridisciplinaires pour essayer de sensibiliser les visiteurs éventuels (que la proximité du tunnel pourrait attirer) à ce site en mutation.

LA CARRIÈRE DE MARQUISE

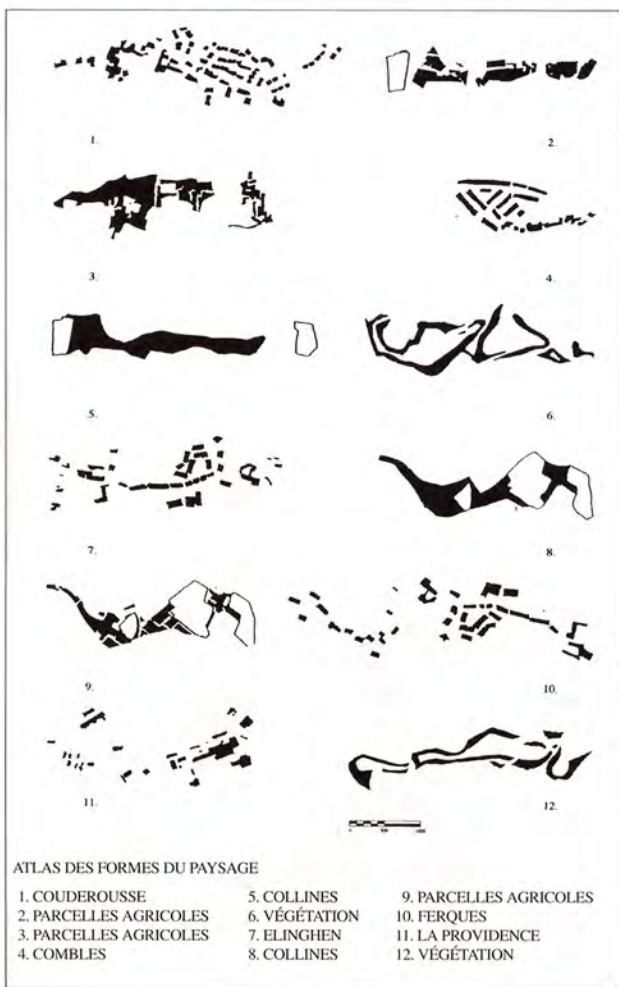
UN PAYSAGE EN EXAMEN : PROJET POUR UN JOURNAL D'ENQUÊTE

MICHEL DESVIGNE, CHRISTINE DALNOKY,
JOSEF KOUDELKA, GILLES A. TIBERGHIE

Il y a là-dedans de la matière pulvérisée et qui se ramasse, – comme des morceaux de soleil concassés mais noirs. Et mis en poudre, ils occupent moins de place ; et c'est pourtant le même soleil et la même étendue et quantité de soleil, mais éteint par places, et qui rappelle alors le diamant et le charbon.

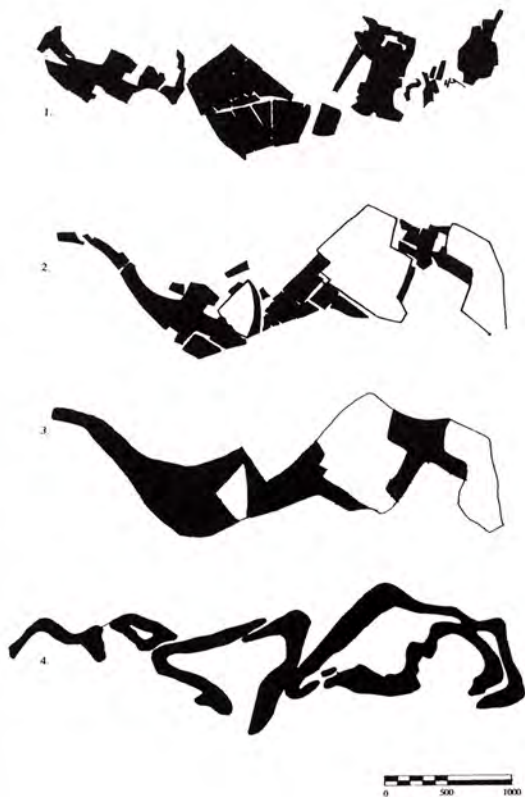
ANTONIN ARTAUD





Ici, c'est des profondeurs de la terre que remonte l'histoire. Les carrières semblent étendre leur territoire : déjà 2 500 hectares sur 9 communes, bientôt davantage. Mais l'amplitude est fonction de la profondeur. Le fond détermine la forme, l'intérieur la surface, la géologie le paysage. Jamais le paysagiste ne doit autant se faire archéologue ; seulement il n'exhume pas pour montrer ou pour conserver mais pour modeler et transformer. Les habitants de la région sont des familles de carriers ; ceux-ci redessinent au fur et à mesure l'horizon qui délimite le lieu où ils vivent à mesure que l'exploitation des sols se poursuit. Un jour, l'un d'entre eux s'aperçoit que la maison de son ami de toujours, visible autrefois à un kilomètre de là, a disparu derrière l'énorme talus qu'à force de voir venir il n'avait plus vraiment vu. Dissimulant soudain ce qu'il pouvait encore apercevoir au temps de son enfance, ce remblai donne soudain une "visibilité" à ce qu'il ne remarquait désormais même plus : le paysage environnant, l'implantation des habitats, la nature du sol, voué à l'excavation, toujours en puissance de se dérober sous ses pieds.

Le paysagiste doit raconter ce jeu du "qui perd gagne". On sait ce qui est perdu mais on ne le sait qu'après. Quant à ce que l'on gagne on le perd aussitôt pour autre chose. Il s'agit alors de tirer une ligne le long de laquelle chacun peut avoir le sentiment de marcher, peu importe vers où, transformant en un gain nouveau cette perte continue. Les repères qui étaient ceux de votre monde ont cessé d'exister, vous ne reconnaissez plus le tracé des chemins qui conduisaient aux lieux qui vous



MÉTAMORPHOSE DU PAYSAGE DES CARRIÈRES

1. PARCELLES AGRICOLES PRÉEXISTANTES
2. EMPRISE DES DÉPÔTS DE STÉRILES SUR LES PARCELLES
3. DÉPÔT DE STÉRILES
4. BOISEMENT SUR LES DÉPÔTS

étaient familiers, comme aussi à vos parents et grands-parents. La mémoire de cette perte s'inscrit tout autour de vous. Le paysage raconte ce temps qui n'est plus ; ce n'est pas au futur qu'il se conjugue mais au passé (re)composé. Les mots sont seulement choisis, les pierres, les amas de graviers, désignés, les localités nommées par le paysagiste, l'homme qui a vu le paysage, qui a vu le temps qui a fait le paysage, qui a eu le temps.

Dans trente ans pourtant, la carrière aura atteint cent vingt mètres de profondeur, le double d'aujourd'hui. Combien de tonnes de marbre et de granulats auront été enlevées ? Pour trois tonnes de matériaux extraits, il demeure une tonne de stériles. Les carriers estiment à environ cinquante-huit millions de mètres cubes la quantité de dépôts ainsi accumulés. Alors, pour faire image, prenons la Grande Arche de la Défense (cent mètres de hauteur par cent mètres de largeur) et mettons qu'on en fasse un cube plein (cent mètres de profondeur), soixante volumes de même nature, placés côte à côte le long de la Seine, formeraient une falaise de six kilomètres de long. Ce qui donne une idée à la fois concrète et terriblement abstraite (pas seulement géométrique) du mouvement et des quantités de matériaux qui résulteront de l'exploitation totale de ces carrières.

Sur le site, on trouve des terrils aux formes étranges comme des pyramides à degrés ou des tours dont la vocation babélique semble momentanément suspendue. A l'anarchie prévisible de ces gigantesques accumulations les autorités ont paré au moyen d'un plan de développement qui tient compte, entre autres, des reliefs

existants et des grands axes qui structurent le terrain. Mais que peut-on prévoir à cette échelle ? Rien de vraiment différent, au fond, de ce que prévoit le voyageur dont l'itinéraire, quoique aventureux, n'est pas totalement aléatoire : les haltes envisageables, les moyens de locomotion possibles, les routes, les ponts ou les gués franchissables. Ici c'est le paysage qui voyage ou migre. On songe à Longhi parlant de *Piero* : "Dans le paysage, les principales occupations du fond sont celles du vaste ciel et des arbres qui, ayant poussé naturellement selon une loi de volume, à intervalles scandés, s'en vont tels des fétiches spatiaux, quasi processionnellement portés par les figures placées sous eux."

Au point où nous en sommes, il faut désormais décrire avec la précision que l'on est en droit d'attendre du rapport d'un privé "en planque", chargé de surveiller les déplacements de l'individu désigné par son client. Faire en somme de la filature de paysage, non pas dans la réalité de ses transformations mais dans les effets imaginaires que ses mouvements projetés produisent sur l'esprit des individus qui y vivent. Il faudrait que chacun décrive le monde dans lequel il pense évoluer, le paysage qu'il connaît ou croit avoir connu.

L'enquête ne concernerait pas les modifications éventuelles apportées aux cultures potagères par un taux croissant d'humidité, un ensoleillement moindre lié à la présence de nouveaux monticules faisant prématurément écran à la lumière, une bonification des sols due à l'infiltration de nouvelles substances ou, au contraire, son

appauvrissement consécutif au mélange des stériles avec les terres arables, mais la simple *représentation* de tout cela, sans chercher à démêler quelles superstitions ou croyances anciennes guident tel ou tel récit, lesquels sont plus justes ou plus vraisemblables, lesquels plus extravagants. Il s'agirait simplement de laisser s'entrecroiser au fil des dépositions les multiples discours qui racontent l'histoire de ce lieu en mutation, qui est aussi bien l'histoire d'esprits en mouvement. Certains termes pourraient ainsi devenir le carrefour de chemins qui bifurquent, égrenant avantages espérés, risques courus et catastrophes possibles comme autant de coulées verbales, d'érosions sémantiques capables de retracer le travail de la mémoire.

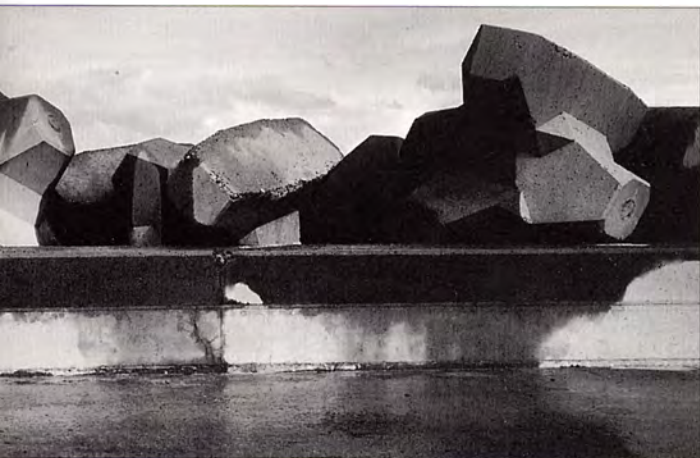
Qu'a-t-on imaginé quand ils se sont tout d'abord installés là ? Qu'ont pensé ceux qui s'y trouvaient lorsque l'on a commencé à parler de la future carrière ? Ce que l'on en imagine le plus souvent. L'imagination se construit une mémoire qui s'imagine à son tour un futur hypothétique auquel notre présent ne correspond pas. Comment faire sentir ces écarts ? Il faudrait créer une polyphonie, mêler les textes réglementaires, les descriptions techniques des ingénieurs, les comptes rendus de séances avec les élus, les articles de presse de l'époque avec la voix de ceux qui, comme Macbeth, voient dans un rêve éveillé la forêt de Birnam marcher sur Dunsiname. A ce jeu aucun témoignage ne peut être récusé. A nous seulement d'organiser ces discours, de les rapprocher et d'écouter le bruit qu'ils font ensemble ; à nous de trouver les affinités secrètes



Sangatte-Fonds Pignon. Site de stockage des craies du tunnel.



Calais, digue du nouveau port. Photographies effectuées en 1989 dans le



cadre de la mission photographique Transmanche.

qu'ils entretiennent les uns avec les autres et avec le territoire dont ils tracent les contours autant qu'ils cherchent à les épouser. A nous, sous la géographie des mots, de tracer les cartes d'un territoire dont le paysage en mouvement a la mobilité des paroles et la transparence des songes.

GILLES A. TIBERGHEN

Notice biobibliographique

Gilles A. Tiberghien, agrégé de philosophie, est maître de conférences à l'université de Paris I. Il est membre du comité de rédaction des *Cahiers du musée d'Art moderne*. Il a traduit et préfacé Carlo Michelstaedter, *Epistolaire*, éditions de l'Eclat, 1990, Benedetto Croce, *Essais d'esthétique*, 1991, Luigi Pareyson, *Conversations sur l'esthétique*, Gallimard, 1992. Il est l'auteur, entre autres, de *Jardins élémentaires* (avec Michel Desvigne) Carta segreta / villa Médicis, *Le Principe de l'Axolotl*, Au figuré, 1990 (augmenté de *Suppléments au Principe de l'Axolotl*, à paraître fin 1996) de *Land Art* aux éditions Carré, 1993, et de *Land Art Travelling*, Erba, collection 222, 1996.

Michel Desvigne, Christine Dalnoky,

Paysagistes D.P.L.G.

Lauréats en 1986 et 1987 du concours de l'Académie de France à Rome (villa Médicis).

Fondateurs de l'agence de paysage DESVIGNE & DALNOKY en 1988, réalisant de nombreux projets en France et à l'étranger, régulièrement associée aux projets des architectes Renzo Piano, Norman Foster, Paul Andreu, Jean Nouvel. Responsables d'un atelier de projet à l'Ecole nationale supérieure du paysage de Versailles.

Professeurs invités à l'Ecole polytechnique de Lausanne en 1993.

Professeurs invités à l'Institut d'architecture de Genève.